

Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 43 (1963-1964)
Heft: 1

Rubrik: Umschau

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UMSCHAU

LETTRE DE SUISSE ROMANDE

Les Vivants et les Morts

Dans un journal romand qui veut bien s'occuper de littérature, nous avons vu paraître l'oreille du diplodocus. Cette bête préhistorique émerge de l'ombre chaque fois qu'un petit garçon de vingt ou vingt-deux ans confronte ses ambitions avec une page blanche de cahier. On sait quels vertiges s'emparaient de l'auteur d'*Igitur* quand le vierge témoin s'offrait à sa parole. Notre blanc-bec, n'ayant rien à dire, se contorsionne un instant. Après quoi il déclare, péremptoire, que les Suisses romands ne sont pas doués pour la création littéraire, sa propre stérilité ne pouvant qu'être une règle commune.

Que dans une province (qui n'en est pas une) d'un million d'habitants il ne se publie pas chaque année des dizaines de chefs-d'œuvre, nous voulons bien y consentir. Il nous arrive pourtant de penser que les choses ne vont pas si mal et qu'il n'est plus de saison qui ne nous apporte d'heureuses certitudes. Ainsi, dans le temps même où l'on évoque, à Genève, par une exposition de manuscrits, le souvenir de *Charles-Albert Cingria* (il naquit le 10 février 1883 et aurait donc 80 ans s'il ne nous avait quittés le 1er août 1954) il arrive que l'on dise: Ils s'en vont tous; Ramuz, Budry, Morax... Et l'on ne voit pas... Erreur! Dans ce temps même, nous lisons «Le temps des Anges» (Gallimard) de *Catherine Colomb* et nous savons que Charles-Albert aurait aimé ce livre. Il ne l'aurait pas lu car il n'avait pas le temps de lire; il n'éprouvait guère le besoin de lire. Il lui suffisait de humer; il lui suffisait de deviner. Non, il n'aurait pas lu le «Temps des Anges» mais il lui aurait trouvé le parfum capiteux des œuvres qu'il retenait pour son plaisir, celles qui se situent à mi-chemin du rêve et du réel, qui échappent aux lois précises de la raison et s'en vont grappiller de belles images au-delà du visible.

Non, Catherine Colomb n'est plus une débutante mais peut-être n'a-t-on pas suffi-

samment pris garde à elle jusqu'à ce jour. Grand-mère, sauf erreur, elle aura traversé la vie sans connaître beaucoup d'autres adhésions que celle de ses proches. Et tout à coup, parce qu'un grand éditeur parisien l'accueille sous son toit, cette romancière du songe et des jeux de la mémoire se découvre un public ou plutôt un public la découvre, un public ravi, étonné, décontenancé, qui parfois s'impatiente d'une liberté créatrice totalement abandonnée à elle-même, consentante à toutes les suggestions du souvenir, à toutes les simultanités des impressions instantanées — mais qui souvent succombe à l'envoûtement progressif d'une prose sinueuse, riche d'évocations profondes, et qui puise sa magie aux frontières de l'inconnu.

Et dans le même temps, encore, et chez le même éditeur, *Léon Bopp*, notre puissant Léon Bopp, nous fait tenir coup sur coup trois gros volumes d'une suite qui en comporte quatre, «Ciel et Terre» (Gallimard). C'est le *roman d'un Croyant*. Il faut se rappeler que cet écrivain, qui vient de recevoir le *Grand Prix de Genève*, n'a pas craint de concevoir une œuvre qui, par quelque côté, nous rappelle Balzac. Voici plus de trente ans, il inaugurerait une série de vastes fresques qui portaient en sous-titres: *roman d'un moraliste, roman d'un artiste, roman d'un politique...* Nous voici donc, sur les pas de ce peintre à la large palette, en train de «réformer la Réforme» à Genève.

Partant d'un cercle géographique et social assez étroit: — les pasteurs urbains, genevois, la cathédrale St-Pierre, Bopp prolonge sans cesse le rayon de son enquête et c'est toute la cité internationale qui se met à vivre à travers l'aventure de ce nouveau Christ protestant dont la foi vécue suscite, il va sans dire, bien des complications. Les Genevois ne sont guère flattés dans ce portrait où la Banque et l'Eglise en prennent pour leur rigide froideur. Mais Genève est une grande

Dame. Elle a pardonné à Amiel; elle a déjà pardonné à Léon Bopp, le meilleur connaisseur d'Amiel. Elle sait bien qu'en définitive ces écrivains l'honorent par le seul fait qu'ils la placent au centre de leurs préoccupations.

Côté théâtre, il est vrai, la mort de René Morax découvre mieux notre infirmité. Ce *Théâtre du Jorat* qu'il avait fondé, qu'il avait animé à lui seul, en tant qu'auteur, pendant une quarantaine d'années, le voici vraiment orphelin. Ceux qui, depuis une décennie, furent appelés à renouveler une formule qui fit les beaux jours de Mézières ont, en fait, échoué. L'un ou l'autre d'entre eux a pu réussir à plaire au public; aucun n'a apporté vraiment la preuve qu'il disposait d'assez de sève pour alimenter une scène aux exigences particulières.

Il faudra maintenant que les responsables de Mézières sachent ce qu'ils entendent faire de la grange inspirée. On s'accorde généralement à dire que ces responsables sont trop nombreux. On m'affirme que le comité compterait près de 80 membres! Il est bien certain qu'un pareil concile ne pourra jamais pratiquer une politique scénique cohérente et efficace. Ne vaudrait-il pas mieux remettre le *Théâtre du Jorat* dans les mains d'un bon metteur en scène qui en disposerait librement et qui réussirait ainsi, peut-être, à créer notre *Théâtre national populaire*?

Mézières, à notre idée, n'est pas seulement un village vaudois. C'est un coin de Suisse où un homme a multiplié les miracles. Ces conseillers fédéraux qui entourent, à chaque *première*, le président de la Confédération, ces rencontres familières de tous les représentants de nos corps constitués, ce flux populaire qui venait des quatre coins du pays, tout cela plaçait le Théâtre de Morax au-dessus de la seule littérature. Une *Communion* s'établissait ici dont il importerait de retrouver le secret.

Peut-être, l'*Exposition nationale* pourrait-elle aider Mézières à renouer avec les grandes traditions de son histoire. On va convier tout le peuple suisse à faire un pèlerinage aux bords du Léman; pourquoi n'en profiterait-on pas pour créer au cœur du Jorat, à quelques kilomètres de Vidy, une œuvre authen-

tiquement nationale, comme notre exposition elle-même?

J'entends bien que l'Exposition ne serait pas l'organisatrice du spectacle. Je sais que sa direction a renoncé à toute grande entreprise officielle en ce domaine. Elle a sans doute assez d'autres soucis. Mais parmi ses millions de visiteurs, il s'en trouverait sans doute quelques milliers pour prendre le chemin du haut plateau forestier où leur serait proposé un spectacle de qualité. Et quant aux spectateurs qui viendraient d'abord pour la pièce (il existe encore de ces fanatiques du théâtre) ils en profiteraient pour visiter les pavillons du bord du lac.

En attendant, c'est un *Caldéron* que le théâtre du Jorat va porter sur sa scène ce prochain printemps. La dixième adaptation d'une des sept cents pièces du grand Espagnol: on peut regretter que ce ne soit pas une solution des plus originales. Je ne sais si l'on a jamais demandé à Dürrenmatt, à Frisch, ou à des auteurs romands de qualité, de s'intéresser à Mézières. Si on ne l'a pas fait, qu'on nous permette de le regretter. Il nous semble que ce serait pourtant la meilleure façon d'insuffler un sang nouveau à ce théâtre plus que cinquantenaire.

A propos de l'*Exposition nationale*, on nous dit que la place qui y serait réservée aux peintres, aux écrivains, aux musiciens serait des plus modestes. Il fallait s'y attendre. Ceux qui ont vu de leurs yeux ce que la Suisse avait réussi à ne pas faire dans son pavillon de Bruxelles ne doutent plus de rien. Les «trésors» de notre littérature, de nos quatre littératures nationales, y étaient représentés — je n'invente pas, je me souviens — par quatre (4) volumes! Quatre, vous avez bien lu.

Or, à Lausanne, on réserverait aux écrivains les murs d'un *couloir*. Ils y inscriraient des phrases prophétiques sur la Suisse de l'avenir. J'ai beaucoup de respect pour les prophètes de l'Ancien Testament. Ce sont de grands poètes. Je me méfie beaucoup de l'esprit prophétique qui entre en transes à la vue (toute anticipée) d'une paroi de couloir. Et si vraiment tout devait se résumer à cette exhibition de nos pouvoirs prémonitoires, j'inviterais mes confrères à s'abstenir.

Il serait bon, pourtant, de faire la preuve, dans une synthèse un peu complète, de notre esprit créateur. On parle sans cesse de la *Suisse médiatrice*. Très bien. La Croix-Rouge nous honore. Pascal a placé l'ordre de la charité au-dessus de l'ordre de l'esprit. Nous n'allons pas contredire Pascal. Mais enfin, si nous parlions un peu de la *Suisse créatrice*, de cette Suisse jeune, vivante, ardente, qui est peut-être moins embourgeoisée que nous semblons le croire nous-mêmes, qui produit dans tous les domaines de l'expression, et dans chaque coin de son sol national, des œuvres de qualité... Si nous montrions que de l'Engadine à la pointe de l'Ajoie, du Mendrisiotto aux franges de Schaffhouse il existe des peintres, des poètes, des musiciens, des sculpteurs, des romanciers, des historiens, des dramaturges, des chansonniers... Si nous invitons les visiteurs de notre Exposition nationale, les étrangers et les Suisses, à prendre conscience de notre étonnante diversité, de notre multiple richesse dans le domaine de la création artistique, il me semble que cela vaudrait mieux que de coller quelques *pensées* sublimes sur un mur.

(Un mur fragile, du reste, destiné à vivre ce que vivent les murs, dans le cadre d'une exposition de six mois.)

Après tout, ce fonds culturel que l'on demande à chaque commune de constituer ne devrait-il pas servir d'abord à la création de ce palais de notre art suisse? C'était une bonne et belle pensée que de rappeler à nos magistrats, grands et petits, que l'homme ne vit pas seulement de pain. Nous savons bien qu'une grande exposition, par les frais qu'elle occasionne, s'adresse d'abord à l'industrie, au commerce. Mercure a des pouvoirs que ne sauraient détenir les humbles Muses. Celles-ci, malgré leur lyre, leur mas-

que, leurs symboles légers, ont toujours les mains vides. Alors, il était juste d'inviter les pouvoirs publics à les secourir.

Mais si cet effort devait aboutir à la pensée sur l'avenir que nous écrivions contre un mur, non merci! Gardez vos sous, braves communes helvétiques. Ne vous appauvrissez pas!

Ce que nous avons à montrer ce sont nos livres, nos tableaux, nos statues; ce que nous avons à faire entendre, ce sont ces chants, ces symphonies, nés de notre sol, créés par quelques-uns des nôtres, sources de joie, de réflexions, d'irritation, même, mais la colère peut être une condition de progrès. Non, nous ne produisons pas que des montres, du chocolat et du fromage. Chaque année, depuis plusieurs générations, le trésor intellectuel, artistique, culturel du pays s'enrichit d'œuvres nouvelles. Pas de canton, pas de district où ne se manifestent les besoins de la vie de l'esprit. Plus de cinq cents écrivains, plus de cinq cents peintres et sculpteurs, autant de musiciens témoignent, aujourd'hui, de notre vitalité, de notre puissance créatrice. Va-t-on leur faire la charité d'un bout de mur, comme à des chiens?

Il nous vient de l'humeur d'y penser parce qu'il y a derrière nous de grands morts que l'on ne cesse d'honorer, dont on ne cesse de se réclamer. Eh bien! Nous disons: N'attendez pas que vos artistes soient morts pour vous occuper d'eux. Il serait plus juste, plus intelligent et plus efficace de faire quelque chose pour eux avant qu'ils ne descendent chercher au Styx leur breuvage. C'est aujourd'hui qu'une Suisse vivante doit honorer ses créateurs. Les compliments que l'on fait aux morts ne réjouissent que le vent.

Maurice Zermatten

«SVIZZERA ITALIANA»

«Non è il morire che conta, ma il nascere.»
Nicht auf das Sterben kommt es an, sondern darauf, geboren zu werden. Wer diese Ansicht nicht teilt, wird nicht so leicht auf den Gedanken verfallen, eine literarische Zeit-

schrift zu gründen. Zeitschriften entstehen dort, wo jemand davon überzeugt ist, es sei sinnvoll und sogar nötig, daß gewisse Dinge gesagt werden. Diese Dinge sind meist so geartet, daß sich mit ihnen kein Geschäft ma-

chen läßt, weshalb die meisten Zeitschriften es schwer haben. Die vielleicht unzulässige Frage, ob der geistige Gewinn den materiellen Verlust aufwiege, darf im Falle der Tessiner Zeitschrift *Svizzera Italiana* entschieden bejaht werden, die mit dem 152. Heft ihr Erscheinen eingestellt hat, wie der nüchterne Ausdruck für diesen leider so häufigen Vorgang lautet.

Guido Calgari, der den eingangs zitierten Satz im Dezember 1941 der ersten Nummer voranschickte, hat die Zeitschrift während einundzwanzig Jahren am Leben erhalten können und geleitet. Das Anliegen war zunächst ein lokales: die italienische Schweiz (auch die italienischen Täler Graubündens waren stets einbezogen) sollte Gelegenheit haben, ihre kulturelle Eigenart zur Entfaltung zu bringen. *Svizzera Italiana* war keine italienische Zeitschrift, die in der Schweiz herauskam, sondern eine schweizerische Zeitschrift in italienischer Sprache, und als solche war sie auch eingesamtschweizerisches Anliegen. Für das erste Heft sandten C. F. Ramuz freundliche und Fritz Ernst begeisterte Wünsche, und in seinem Abschied vom Leser vermerkt Calgari dankbar, daß die deutsche Schweiz ebenso viele Abonnenten gestellt habe wie der Tessin.

Svizzera Italiana setzte sich auch von Anfang an das Ziel, die Beziehungen zu Italien zu pflegen, wurde aber unter Mussolini verboten. Dennoch oder gerade deshalb wurde

sie zu einer Bühne des freien Wortes und zählte viele bedeutende Italiener zu ihren Mitarbeitern, von denen nur Luigi Einaudi, Egidio Reale, Riccardo Bacchelli, Mario Fubini und Bruno Migliorini genannt seien. So wurde die Tessiner Zeitschrift gleich anderen schweizerischen Institutionen während des zweiten Weltkrieges zu einem Asyl der europäischen Traditionen. Das gute Verhältnis zur geistigen Elite Italiens überdauerte die Krisenjahre, und die demokratische Nachkriegsregierung begegnete Calgaris Zeitschrift immer mit großer Sympathie.

Trotz finanzieller Unterstützung durch den Kanton Tessin und die Stiftung «Pro Helvetia» kann *Svizzera Italiana* nicht mehr erscheinen. Obgleich einundzwanzig Jahre für eine vorwiegend literarische Zeitschrift ein schönes Alter darstellen, kann man nur bedauern, daß künftig das Zentrum fehlen soll, in dem sich die kulturellen Strömungen unserer südlichen Landeshälfte bisher sammeln konnten. Beim Durchblättern der 152 Hefte wird einem erst deutlich, wie viel Dank Calgari und seinen Mitarbeitern gebührt. Doch wird man wohl dem Geist, aus dem diese Leistung möglich wurde, am ehesten gerecht, wenn man das Bedauern mit der Hoffnung verbindet, daß *Svizzera Italiana* bald eine Nachfolgerin erhalten werde, denn: non è il morire che conta, ma il nascere.

Hans-Jost Frey

HINWEIS AUF KUNSTAUSSTELLUNGEN

Deutschland

Aachen, Suermondt-Museum: Mittelalterliche Kunst — fotografiert von Ann Brendol-Lepper (bis 21. 4.).

Bremen, Paula-Becker-Modersohn-Haus: Terry Haaß, Gottfried Herrmann, Christoph Lange, Ursula Rusche-Wolters,

Gerda Schmidt-Panknin, Will Sohl, Hans Waiblinger (bis 14. 4.).

— Große Kunstschau Worpswede: Heinrich Vogeler (bis 24. 5.).

Düsseldorf, F. G. Conzen: Miro — Graphik (bis Ende April).

Hamburg, Museum für Kunst und Gewerbe: Buch und Plakat um 1900 — Meister-

werke der Gebrauchsgraphik des Jugendstils aus Eigenbesitz (bis Mai).

Hannover, Kestner-Museum: Aus der Frühzeit der Buchdruckerkunst — Inkunabeln des Kestner-Museums (bis 15. 4.).

Köln, Galerie Küppers: Van der Weyden — Malereien (bis 16. 4.).

— Galerie Anne Abels: Neue Malerei und Plastik nach 1950 (bis 17. 4.).

— Rautenstrauch-Joest-Museum: Schätze aus Thailand aus 1500 Jahren (bis 15. 4.).

— Galerie Zwirner: Delaye — Skulpturen (bis 20. 4.).

München, Galerie Günther Franke: Werner Gilles — Überblick über das Lebenswerk (bis Ende April).

— Stadtmuseum: Ungarische Volkskunst aus zwei Jahrhunderten (bis 15. 4.).

Frankreich

Paris, Musée du Louvre: Donations Dufy.

— Musée des Arts décoratifs: Trésors de la peinture espagnole.

— Musée Guimet: Miniatures indiennes.

— Atelier de Delacroix: Delacroix citoyen de Paris.

— Musée Jacquemart-André: Boldini.

— Galerie de France: Soulages.

— Galerie Jeanne Bucher: Sculptures de l'ancien Mexique.

Großbritannien

London, Marlborough Fine Art: Kurt Schwitters (bis 27. 4.).

— New London Gallery: John Piper (bis 11. 4.).

Holland

Amsterdam, Toneelmuseum: Toneel in Nederland (bis Mai).

's-Gravenhage, Gemeentemuseum: Altes und neues Glas (bis 2. 6.).

Leiden, Rijksmuseum v. Oudheden: Het dier als motief in de antieke kunst (bis 4. 6.).

Utrecht, Aartsbisschoppelijk Museum: Ikonen uit de verzameling Amberg (bis 15. 4.).

Schweiz

Aarau, Kunsthaus: Die besten Plakate des Jahres 1962 (bis 21. 4.).

Arbon, Schloß: Gremli/Schwärzler, Gips-skizzen, Zeichnungen, Tapisserien (bis 15. 4.).

Basel, Kunstmuseum: Die Schenkungen Raoul La Roche (bis 28. 4.).

— Kunsthalle: Kreis 48/Ernst Messerli/Werner Witschi (bis 15. 4.).

— Museum für Völkerkunde: Mensch und Handwerk: Verarbeitung und Verwendung von Stein und Muschelschalen (bis 30. 4.).

Bern, Kunsthalle: Gesellschaft schweizerischer Malerinnen, Bildhauerinnen und Kunstgewerblerinnen, Sektion Bern (bis 28. 4.).

— Galerie Spitteler: Markus Helbling, Biel (bis 13. 4.).

La Chaux-de-Fonds, Musée des Beaux-Arts: Aurèle Barraud (bis 7. 4.).

Frauenfeld, Galerie Gampiroß: Typografia-Jubiläumsausstellung mit Handdruckdemonstration (16. 4.—3. 5.).

Genève, Musée d'art et d'histoire: Retrospective Lurçat (bis 21. 4.).

— Musée Rath: Exposition collective (Borgeaud, Golliash, Serappo, Garopesani, Lévi-Montalcini, Musialowicz, Michel) (bis 14. 4.).

— Cabinet des Estampes: Gravure Italienne de Mantegna à Piranèse (bis 11. 4.).

Luzern, Kunstmuseum: Junge Kunst (bis 15. 4.).

Moutier, Ecole secondaire: Chefs-d'œuvre de l'art romand 1850—1950 (bis 14. 4.).

Neuenburg, Galerie Numaga, Auvèrner: Peintures Zack (bis 28. 4.).

Schaffhausen, Museum zu Allerheiligen: Eidgenössischer Kunststipendienwettbewerb (bis 15. 4.).

Solothurn, Gewerbeschulhaus: Hutter, Plastiken, Zeichnungen, Batikdrucke (bis 13. 4.).

St. Gallen, Kunstmuseum: Jean Baier (bis 15. 4.).

— Kunstmuseum: Martha Cunz, Gedächtnisausstellung (20. 4.—3. 6.).

— Stiftsbibliothek: Aus der Bau- und Buch-

- geschichte des Klosters St. Gallen (bis 30. 4.).
- Olma-Halle: Ostschweizerische Kunstausstellung (bis 21. 4.).
- Vevey, Galerie Arts et Lettres: Peinture Mme Suter (bis 16. 4.).
- Zürich, Kunsthaus: Max Ernst, retrospektive Ausstellung (bis 27. 4.).
- Helmhaus: Ferdinand Hodler, Zeichnungen (bis 10. 4.).

- Zürich, Galerie am Stadelhofen: Carl Burckhardt (1878—1923), Plastiken, Aquarelle, Zeichnungen.
- Galerie Palette: Avinash Chandra, London — Malerei; Peter Meister, Bildhauer (3. 4.—9. 5.).
- Galerie Wolfsberg: Hunziker und Ritzmann — Malerei (April)
- Galerie Walcheturm: G. Buchet, Lausanne — Peinture, Œuvres anciennes et récentes (bis 20. 4.).

Es ist eine unleugbare Sehnsucht meiner Zeit, das Doppelwesen des Wortes sichtbar zu machen und seine beiden Anwendungsformen zu unterscheiden: das rohe, unmittelbare Wort hier, das wesentliche dort.

Erzählen, unterrichten, selbst beschreiben meint noch, daß es für jedermann vielleicht genügen würde, in der Stille eine Münze aus der Hand des anderen zu nehmen oder selbst hineinzulegen und so menschliche Gedanken auszutauschen; aus dieser Grundverwendung des Gespräches entspringt die universelle Reportage, zu der, die Literatur ausgenommen, alle zeitgenössischen Schreibweisen gehören.

Wozu sollte es gut sein, eine Tatsache . . . nach den Spielregeln des Wortes fast bis zu ihrem vollständigen Verschwinden in Schwingungen aufzulösen, wenn nicht, damit, von der niederdrückenden konkreten Beziehung zur Sache befreit, die reine Idee ausströme.

Ich sage: eine Blume! und außerhalb des Vergessens, in das meine Stimme jede Kontur verbannt, erhebt sich — ein anderes als die wirklichen Kelche — tönend und anmutig die Idee selbst, das Fehlen aller Sträuße.

Stéphane Mallarmé